

JOURNAL DES ETUDIANS.

PRIX : (PUBLIÉ HEBDOMADAIREMENT.) QUATRE SOUS.

1^{re} ANNÉE.] Samedi, 19 Decembre 1840. [No. 2.

SOMMAIRE.—*Poésie: A un enfant.—Monsieur Pierre.—Le dedans jugé par le dehors.—Puissance de la volonté d'un homme.—Tombeau de Pétrarque.—Chansons Allemandes.—Proverbes Orientaux.—Faits divers.*

POÉSIE.

A UN ENFANT.

Ah ! pourquoi ton aspect a-t-il pour moi des charmes,
Qu'avant de l'avoir vu j'étais loin de prévoir ?
Pourquoi, jeune orphelin, sans répandre des larmes
Ne puis je pas te voir ?

C'est que tes grands yeux bleus, de mon adolescence,
Fantastique miroir, me reflètent le temps ;
Qu'ils réveillent en moi l'ardeur et l'innocence
Des feux de mon printemps !

C'est que tes grands yeux bleus me rappellent ta mère,
Que j'aimai comme on aime une première fois ;
Après de qui l'espoir d'une belle chimère
M'abreuvait autrefois ;

Ta mère, loin de moi morte à l'hymen liée,
Lorsqu'à peine ton pied essayait quelques pas,
Ta mère, que déjà d'autres ont oubliée,
Que je ne oublierai pas !

Oni, tant que je vivrai je me parlerai d'elle ;
Parmi les passions, leurs flux et leurs reflux,
Mon cœur aura toujours un battent, fidèle
A celle qui n'est plus.

Comme, lorsqu'en nos bois une yeuse est étreinte
Par la flamme du ciel aux dévorants sillons.
Le tronc d'arbre à jamais garde la noir empreinte
Des brûlants tourbillons.

C'est elle qui me fit entendre, la première,
De sa timide voix le plus doux des aveux !
C'est elle qui jadis dans une humble chaumière
Concentrait tous mes vœux.

C'est elle qui des vers en moi jeta la flamme !
C'est elle qui me fit dérouler en des chants,
Que l'art ne réglait pas, mais qui portaient de l'âme,
Les voluptés des champs.

C'est elle qui le soir, prête à chercher sa couche,
Me donnait un baiser, ineffable butin,
Dont le parfum brûlant attendait sur ma bouche
Le baiser du matin.

EDOUARD L'ANGLEMONT.

MONSIEUR PIERRE.

NOUVELLE.

Pierre Rouvière avait à peine cinq ans lorsqu'il perdit, dans l'espace de quelques jours, son père d'abord, puis sa mère, tous deux emportés par le typhus qui ravageait alors Toulon. Le pauvre enfant restait sans ressource, car ses parents avaient peu auparavant perdu dans une faillite tout ce qu'ils possédaient.

On ne savait qu'en faire lorsqu'on se rappela heureusement un oncle qu'il avait à Paris, fort riche, disait-on, comme tous les oncles qui vivent loin de leurs neveux, et, du reste, parrain de Pierre. On pensa de suite à lui écrire pour savoir s'il consentirait à se charger de son filleul ; mais, quelqu'un ayant judicieusement observé qu'il pourrait refuser ou ne point répondre, on embarqua tout simplement le petit Pierre dans la diligence avec l'extrait mortuaire de son père et de sa mère, l'adresse de son oncle, quincaillier dans la rue Sainte-Avoie, et une douzaine de baisers accompagnés d'autant de souhaits de bonheur, triste bagage d'orphelin, dont il ne comprenait pas heureusement toute l'indigence.

Cependant, grâce à la protection du conducteur auquel il avait été particulièrement recommandé, le petit garçon arriva sans accident chez le quincaillier.

François Godard était un homme d'environ cinquante ans, qui ne s'était point marié pour éviter les dépenses d'une femme et les embarras d'un enfant. Toutes ses facultés s'étaient jusqu'alors concentrées sur le commerce du fer, de la broserie et des pointes de Paris. On peut juger quel fut son désespoir à la réception de ce neveu qu'on lui expédiait comme un ballot de marchandises ; cependant la mort de sa sœur et de son beau-frère l'attendrit un peu, et la gentillesse de l'enfant fit le reste.

Il n'y avait d'ailleurs nul moyen de repousser un pareil héritage. Qu'aurait dit le monde si François Godard eût refusé de recevoir chez lui

